

FRENCH B – HIGHER LEVEL – PAPER 1
FRANÇAIS B – NIVEAU SUPÉRIEUR – ÉPREUVE 1
FRANCÉS B – NIVEL SUPERIOR – PRUEBA 1

Thursday 21 November 2002 (morning)
Jeudi 21 novembre 2002 (matin)
Jueves 21 de noviembre de 2002 (mañana)

1 h 30 m

TEXT BOOKLET – INSTRUCTIONS TO CANDIDATES

- Do not open this booklet until instructed to do so.
- This booklet contains all of the texts required for Paper 1 (Text handling).
- Answer the questions in the Question and Answer Booklet provided.

LIVRET DE TEXTES – INSTRUCTIONS DESTINÉES AUX CANDIDATS

- Ne pas ouvrir ce livret avant d’y être autorisé.
- Ce livret contient tous les textes nécessaires à l’épreuve 1 (Lecture interactive).
- Répondre à toutes les questions dans le livret de questions et réponses.

CUADERNO DE TEXTOS – INSTRUCCIONES PARA LOS ALUMNOS

- No abra este cuaderno hasta que se lo autoricen.
- Este cuaderno contiene todos los textos requeridos para la Prueba 1 (Manejo y comprensión de textos).
- Conteste todas las preguntas en el cuaderno de preguntas y respuestas.

Blank page
Page vierge
Página en blanco

TEXTE A

Chèque-Lire des cadeaux à *lire*...

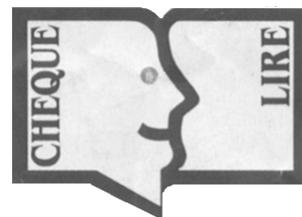
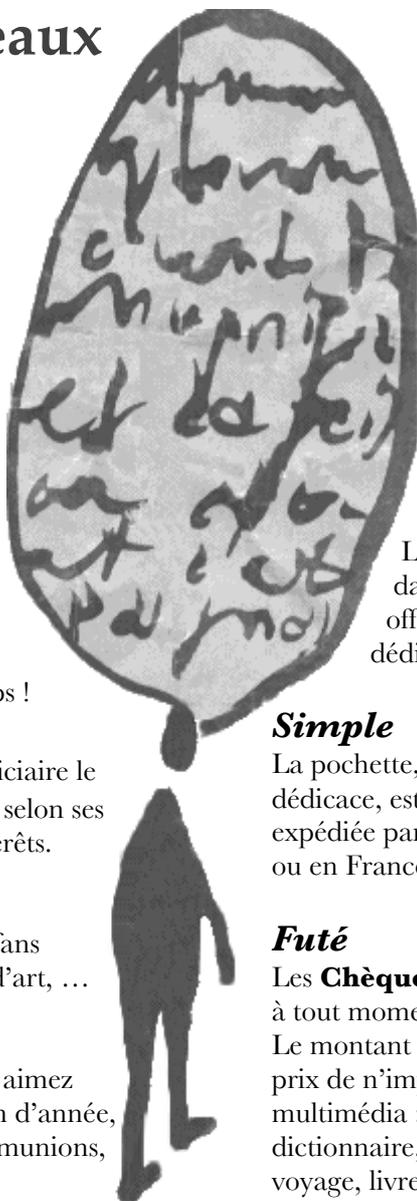
Combien de fois avez-vous hésité sur le choix d'un cadeau ? Combien de fois avez-vous renoncé à offrir un livre, de peur de vous tromper ou tout simplement parce qu'un livre n'est pas facile à envoyer par la poste ?

Le **Chèque-Lire** est une formule originale pour offrir un livre en Wallonie, à Bruxelles en étant certain de faire plaisir à tous les coups !

Le **Chèque-Lire** offre au bénéficiaire le plaisir de choisir lui-même son livre, selon ses goûts, sa curiosité, ses envies, ses intérêts.

Il réjouira tout le monde, petits et grands, les amateurs de romans, les fans de BD, les inconditionnels de livres d'art, ... sans oublier les étudiants.

Un cadeau qui ravira ceux que vous aimez pour toutes les occasions : fêtes de fin d'année, fête des mères, rentrée scolaire, communions, fête des secrétaires, ...



Pratique

Les **Chèques-Lire** s'achètent en librairie et à La Poste. Ils ont une valeur de 200 et 500 BEF et peuvent se combiner entre eux pour obtenir le montant désiré.

Original

Les **Chèques-Lire** sont glissés dans une pochette qui vous est offerte gratuitement et permet une dédicace personnalisée.

Simple

La pochette, avec les **Chèques-Lire** et votre dédicace, est glissée dans une enveloppe et expédiée par la poste, dans toute la Belgique ou en France.

Futé

Les **Chèques-Lire** peuvent être échangés à tout moment dans une librairie adhérente. Le montant des Chèques-Lire est déduit du prix de n'importe quel livre ou CD-ROM multimédia : roman, bande dessinée, dictionnaire, livre d'art, guide de voyage, livre de cuisine, ...

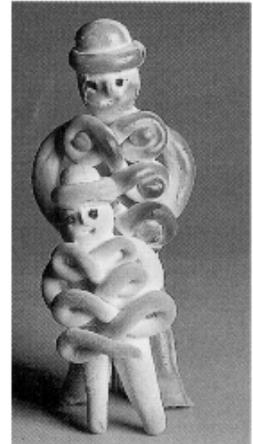
<http://www.chequelire.be>

TEXTE B



[- 9 -]

[- 10 -]



Les monstres

1^{ère} PARTIE

Jolis tout plein, les petits biscuits en forme de chèvre : ces « kozy » se dégustent en Pologne à l'occasion du Nouvel An. Le gâteau figuratif est le sujet d'une exposition aussi originale qu'édifiante à La Villette et d'un livre des plus savoureux. C'est le fruit d'une longue recherche qu'a entreprise Christine Armengaud. Ethnologue à la curiosité jamais rassasiée, elle a mené l'enquête à travers l'Europe entière, afin de rassembler les symboles cachés, ou oubliés, de ces pâtisseries représentant femmes-serpents, bébés emmaillotés ou diabolins armés d'un trident. Ces douceurs sont liées à de vieux rites païens, elles sont lourdes de superstitions. La femme à trois seins, célèbre miss Frascati, un biscuit qui parade dans les boulangeries de ce village d'Italie ? Explication édulcorée : une image mythique de la fécondité, une déesse en serait à

5
25
30
35

l'origine. Le « fumu » ? Lors des mariages, en Hongrie, la figurine tressée est offerte à la fiancée par sa gentille marraine, promesse d'une future grossesse. Délice fourré aux graines de pavot, noix et raisins secs. Et que dire, sans remonter si loin, des cornues qui se vendent à Limoges à la fête des Rameaux ? Ces brioches à trois cornes ne seraient-elles pas la survivance d'un culte au dieu grec Priape ?, s'interroge notre ethnologue.

Pour collecter informations et gâteaux, Christine Armengaud a voyagé durant quinze ans. Partout. En Sardaigne, où, pour ponctuer le carême, on moule une femme à sept jambes dont on croque une « patte » à la fin de chaque semaine. Au plus profond de la Calabre, parce que le jour de la Saint-Roch s'y fabriquent des pains d'épices en forme de pieds, de mains, de têtes... Que d'aventures !

[- 11 -]



[- 12 -]



sucrés

2^{ème} PARTIE

40 La « dame des gâteaux », comme l'a
surnommée un berger sarde qui lui servit de
guide, est entrée dans des villages qui ne
recevaient encore ni eau ni électricité. Elle
s'est introduite dans les cuisines familiales,
45 s'est liée d'amitié avec des paysannes de
Pologne, de Russie, de Grèce, du Portugal.
Ah ! bien sûr, il fallut se montrer patiente,
prendre le temps de les apprivoiser, avant
qu'elles ne livrent leurs secrets culinaires, et
50 qu'elles ne racontent, racontent encore...

De retour à Paris, notre chercheuse s'essayait
à la recette. Raté ? Elle y retournait, ô joie !,
questionnait à nouveau, recoupait ses
informations et, en prime, gagnait quelques
55 kilos. Une première collection fut rassemblée :
deux mille gâteaux. Hélas, ils furent dévorés

par une colonie de mites alimentaires. Elle
dut la reconstituer. Ce ne fut pas de la
tarte. Dans l'intervalle, certaines de ses inter-
locutrices étaient parties. Et avec elles leur
60 savoir-faire. Enquête nostalgique. « Ces femmes
appartiennent au XIX^e siècle. Ce qui fait
leur fierté n'intéresse plus leur entourage. » À
part quelques élus qui maintiennent ces
65 traditions populaires à des fins touristiques,
folkloriques. Le plus triste ? Leurs petites-
filles ne sont pas émues par des pâtisseries
dont la réalisation se fait parfois aussi lente
qu'une broderie. « Elles ont appris le coût du
70 temps et les méfaits des calories. [- 22 -]. »

Laurence Mouillefarine

TEXTE C

Une question de langue

J'entrai à l'École normale de Winnipeg à l'automne de la même année. Il y avait eu à Saint-Boniface, pendant quelque temps, une École normale, dispensant les cours en français, apte à former un personnel qui saurait à son tour transmettre l'enseignement dans notre langue. Mes sœurs aînées, Anna et Adèle, l'avaient fréquentée. Maintenant tout cela était du passé. De mon école élémentaire, dirigée par les religieuses de langue française, où malgré tous les obstacles semés sur notre route nous finissions par vivre un peu comme chez nous, voici que nous passions dans un établissement strictement de langue anglaise.

[...]

Mais nous ne passions pas que d'une langue à l'autre — nous passions surtout d'un climat à un autre. De notre petit monde où les sœurs nous avaient peut-être surprotégées, tenues trop souvent à l'abri de la réalité, nous entrions, autant dire, dans la gueule du loup.

Là, nous avaient laissé entendre nos maîtresses les plus nerveuses, notre foi et notre fidélité à notre passé allaient être mises à rude épreuve. Nous aurions à faire montre d'une inébranlable volonté. Plus encore, en plein chez l'ennemi, nous aurions le devoir par nos qualités profondes, notre conduite exemplaire, notre excellence en toutes choses, de témoigner en faveur de notre collectivité. Et même si l'affrontement avec l'adversaire se révélait inévitable, il nous faudrait y faire face courageusement.

[...]

Dans ma classe d'environ soixante-quinze élèves, nous n'étions que cinq ou six de langue française, dont deux jeunes filles de la campagne, si timides qu'un regard de la part de n'importe lequel des professeurs les faisait déjà rentrer sous terre. Qu'espérer de pareilles recrues ? Je vis dès l'abord que si jamais j'étais contrainte à livrer bataille ici, ce serait avec une bien petite armée. Car pour quelque temps l'école m'apparut un champ de bataille à venir, et pas autre chose. Jusqu'ici la tactique à employer contre l'adversaire anglais avait été le tact, la diplomatie, la stratégie fine, la désobéissance polie. Maintenant j'imaginai le temps venu de croiser le fer.

L'occasion m'en fut bientôt offerte. Une semaine peut-être après la rentrée, le directeur de l'école, le vieux docteur Mackintyre que j'allais, par la suite, tellement aimer, s'en vint, en qualité de directeur, nous souhaiter la bienvenue, et, comme professeur de psychologie, débiter, à bâtons rompus, pendant une longue heure, ce qui me parut d'aimables radotages.

Il avait un fort accent écossais, une belle tête blanche, et, je devais l'apprendre avant longtemps, était doué d'une grande bonté de cœur.

J'attendais une brèche dans son discours à travers laquelle m'élancer.

Tout à coup, elle se produisit. La main levée, je demandai la parole.

Je me levai. Mes genoux tremblaient et avaient peine à me soutenir. Mais il n'y avait pas à reculer. Ce serait maintenant ou jamais que je ferais profession de foi. Ma voix s'éleva toute faible comme dans un grand vide sonore, d'où elle me revenait de très loin, rendue étrange et méconnaissable.

— Je suis bien d'accord, Monsieur, disais-je, que l'éducation d'un enfant doive d'abord tenir compte de sa personnalité propre.

— Eh bien, fit-il, tout sourire, je vois que vous avez parfaitement suivi le cours. Avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Oui, ceci : que je vois entre la théorie et la pratique une effroyable contradiction. Prenez le cas, par exemple, d'un petit enfant de langue française qui arrive pour la première fois de sa vie à l'école, et c'est une école de langue anglaise. De force, dès l'entrée, on va le mettre dans le moule à fabriquer des petits Canadiens anglais. Quelle chance a-t-il jamais d'atteindre l'épanouissement de sa personnalité ?

Un silence de mort m'entourait. J'avais touché le sujet maudit. Malheur à celui par qui le scandale arrive. J'avais l'impression que toute la classe se détournait de moi. La docteur Mackintyre m'enveloppait d'un regard surpris mais où il n'y avait ni animosité ni désapprobation.

D'après Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*

Blank page
Page vierge
Página en blanco

TEXTE D

Le portrait

J'ai trouvé le portrait dans le grenier, un matin de juin. Il était derrière un bahut. J'ai vu la dorure du cadre. Fanée, noircie. J'ai tiré à moi, et voilà que c'était le portrait.

Celui d'un homme jeune, aux cheveux bruns, à la bouche agréable, et des yeux qui me regardaient. De grands yeux noirs, vivants...

5 J'ai descendu le portrait dans la cuisine.

— Voilà, mère, c'était au grenier.

Elle regarda le portrait d'un air surpris.

— Nous avions donc ça ici, ma fille ? Tiens, tiens...

J'ai demandé :

10 — Qui est l'homme ? Parce que c'est un bel homme. Il est vêtu à la mode ancienne, mais c'est un magnifique gaillard.

— Ton oncle, dit-elle, le frère de ton père. Le portrait a été peint alors qu'il était jeune.

— Quel oncle ?

15 Je ne connaissais qu'une vague tante, pâle, anémique, dolente qui vivait à la ville et venait s'évanouir chez nous une fois l'an. Elle arrivait, portait un mouchoir à son nez, murmurait quelques mots au sujet des odeurs de la campagne, puis s'évanouissait. Au bout de la troisième fois, elle repartait pour la ville. C'était, à ma connaissance, la seule parente de mon père.

Je l'ai dit à ma mère.

20 — Je ne connais point d'oncle...

— C'était le plus jeune frère de ton père. Ils étaient quatre. Trois garçons, une fille. Il ne reste que ton père et ta tante Valériane.

— Les autres sont morts ?

Elle fit oui de la tête.

25 — Même celui-là ? dis-je, même ce bel oncle-là ?

Cela n'était pas honnête, d'être si beau et d'être mort. Il me venait des bouffées de colère. On ne fait pas mourir du beau monde comme ça, on attend un peu.

— N'empêche que j'avais un bel oncle... Dommage qu'il soit mort.

Ma mère me regardait curieusement.

30 — Hélène, tu dis de drôles de choses...

Mais je n'écoutais pas ma mère. Je regardais le portrait. Maintenant, à la lumière plus crue de la cuisine, le portrait me paraissait encore plus beau, encore mieux fait... Et j'aimais bien les couleurs.

— Je le pends dans ma chambre, dis-je...

35 — Comme tu voudras, dit ma mère, aujourd'hui, ça n'a plus d'importance.

La remarque n'était pas bien claire, et j'ai voulu savoir.

— Vous ne trouvez pas que c'est d'en dire beaucoup, et bien peu, mère ?

— Peut-être. De celui-là, mieux vaut en dire le moins possible.

— Comment s'appelait-il ?

40 — Tout simplement, Jean...

— Et qu'est-ce qu'il faisait, demandai-je, qu'est-ce qu'il faisait dans la vie ?

Mais ma mère secoua la tête.

— Pends, dit-elle, ce portrait où tu voudras... Ça n'a plus d'importance, mais si tu veux un bon conseil, ne dis rien, ne cherche à rien savoir. Et surtout, ne parle de rien à ton père.

45 Au fond, ça m'importait peu. J'aimais sa façon de tracer, de poser la couleur, j'aimais les teintes chaudes... Je trouvais l'oncle bien beau, et bien jeune... Mais ça n'était pas si important que je doive encourir d'inutiles colères. Et quelque chose me disait, quelque chose dans le ton de la voix de ma mère, dans la détermination de son visage, que mon père n'aimerait pas du tout que j'aborde le sujet de son frère, Jean.

50 J'ai pendu le portrait au mur de ma chambre.

Je l'ai regardé chaque matin en me [– X –] et chaque soir avant [– 43 –] la lampe.

Et puis, au bout de deux semaines, une nuit, j'ai senti que quelqu'un me [– 44 –] l'épaule.

Je me suis réveillée en sursaut, j'ai allumé ma lampe de chevet. J'avais des sueurs froides le long du corps. Mais il n'y avait personne dans ma chambre.

55 Machinalement, j'ai regardé le portrait, et en le voyant j'ai crié, je crois, pas fort, mais assez tout de même, et je me suis [– 45 –] la tête sous l'oreiller.

Dans le portrait, l'oncle Jean, très habilement rendu, regardait droit devant lui... Mais lorsque je me suis réveillée, j'ai vu qu'à cette heure-là de la nuit, il se permettait de regarder ailleurs. En fait il regardait vers la fenêtre. Il regardait dehors...

60 Le matin, je n'ai rien dit. Rien dit non plus les jours suivants, même si, chaque nuit, quelqu'un ... ou quelque chose me réveillait en me touchant l'épaule. Et même si chaque nuit, l'oncle Jean regardait par la fenêtre...

Yves Thériault, *L'île introuvable*